

La rose sans épines

Parfois, m'arrêtant de tisser une toile d'araignée, je venais à la fenêtre de ma prison jeter un regard sur... Comment dire cela ? Les trains couraient dans la plaine, les moissonneuses abattaient un déluge de fleurs, les passants traversaient les rues, les ondes se croisaient dans le ciel.

Je restais des heures à contempler ce pullulement de la vie universelle. Pour l'imiter de leur mieux, ceux qui ne sont ni poètes ni métaphysiciens partent pour Monte-Carlo.

Entre toutes les combinaisons — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? — je préférais aux torpeurs de l'hiver, qui mêle tout dans sa nudité, les éclatantes discordes du printemps, aux maturités béates, les éclosions et les épanouissements, à l'harmonie des sphères, une joie traversée de larmes, aux jours calmes, les jours inquiets. Mon geôlier avait beau m'enseigner la puissance de la raison humaine, le bel élan de toutes choses vers un but idéal, et que le progrès était d'autant plus sûr qu'il était moins visible, je le laissais à sa triste tâche. Avais-je besoin d'espoir, moi qui vivais un bonheur présent ?

Avais-je besoin de chercher demain ce que je possédais aujourd'hui ? Oui, si j'avais été incapable d'abstraction, si j'avais voulu sentir pour sentir et réaliser le Paradis terrestre au lieu de l'union spirituelle. Mais aucune récompense ne pouvait dépasser celle que je recevais. Une minute de plus ne pouvait que défaire l'ouvrage merveilleux que j'admirais et que des siècles avaient contribué à former. Si j'avais espéré mieux, je me serais cru volé. Mais non : nous sommes tous comblés. Au lieu de mendier, nous devrions remercier. Rien n'est plus impossible à celui qui aspire à la sagesse que l'espérance ; rien n'est plus inconciliable avec la vérité que l'idéal. Ou bien disons que son espérance est d'atteindre la sagesse, son idéal de connaître la vérité. À l'accomplissement dans le temps, il substitue l'évasion hors du temps. Personne n'est plus incapable que lui de tenir une chronique et de décider, à propos des événements auxquels il assiste, lesquels ne comptent pas.

Les temps sont troublés ? Tous les temps ont été troublés; la suite des révolutions et des guerres est infinie. La poésie est éphémère ? Stendhal n'est plus rien pour nous par sa campagne de Russie — il est tout par sa *Chartreuse*. Chateaubriand a pour nous perdu son temps comme ambassadeur auprès du Pape ; mais il nous reste ses rêveries sur la campagne romaine... son temps soi-disant perdu. L'astronome Omar Khayam nous touche plus par ses poèmes que par ses traités. Le temps détruit ce qui n'est que réel. La poésie transforme notre univers, elle en change le sens aussi radicalement qu'un miroir peut le faire d'une horloge dont elle répète les chiffres, mais inversés.

Pressez la vie quotidienne : il en giclera de la poésie, des jours sans commencement, des nuits sans fin, une vie lyrique, le soleil marié à l'ombre.

Ne regardons pas les personnages, ils ne font que passer sur la scène : mais leurs gestes sont éternels. La fleur que jette une Carmen vulgaire a un vieux don José, elle la jettera demain encore une fois. C'est ce geste qui est la poésie !¹

Ainsi le poète atteint à l'éternité par l'instant. Il n'a pas besoin comme nous de remettre au lendemain l'achèvement de sa destinée. Je la vois tout entière remplie et tout de suite, sans que rien dans le monde en soit plus changé que la mer n'est diminuée ni augmentée par une bouteille qui a coulé au fond de l'Océan.

Voici des mois qu'en me promenant je m'entends me répéter — sans que j'y sois pour rien — cette invocation de Baudelaire :

O mon ange et ma passion.

¹ Il n'est pas question dans ces pages de la technique qui est au moins la moitié de la poésie, mais seulement de ses sources.

Et pourtant cela ne correspond à rien dans mon esprit, cela ne s'adresse précisément à personne, et ce n'est même pas le vers exact. Mais quand plusieurs fois par jour j'entends à l'oreille cette parole qui m'est murmurée, elle est pour moi comme un élan, comme quelque chose qui me soulève — cette parole ou tant de gravité se marie à tant d'ardeur :

*Et pourtant vous serez semblable à cette ordure
... Vous mon ange et ma passion.*

Ce double mouvement, cette mort et cette résurrection, ce noir et ce blanc opposés comme chez Goya, est-il rien de plus beau ? Mais ce n'est pas cette beauté qui me touche, sans quoi je me la rappellerais, je l'appellerais à moi. C'est un rythme, une musique : je ne l'appelle pas, elle m'appelle. Je ne la poursuis pas, elle m'accompagne.

Ainsi sommes-nous *possédés* et cette possession est indépendante du bonheur : elle le crée. Cet air de musique change avec les oscillations de notre vie. Des années de notre adolescence peuvent être rythmées par Verlaine ou par Rimbaud. Puis c'est au tour de bien d'autres de plus anciens, de plus secrets. Souvent des airs populaires suffisent (certains « airs » ont fait toute ma vie, me disait un ami). À bien y penser, ce n'est aucune des qualités « poétiques » de la poésie que nous réclamons; ce dont nous avons besoin comme du pain et de l'eau, ce dont nous avons faim et soif comme d'un corps, c'est de cette légère poussée qui nous lance vers le ciel ouvert et libère nos aveux.

Il y a plusieurs manières, n'en doutons pas, d'approcher le divin. Le plus court serait de renoncer au monde. Et encore peut-on après avoir quitté le monde se trouver seul devant une porte fermée. Les grands mystiques eux-mêmes ont connu l'*acedia*. Durant quinze ans la Mère Angélique eut beau transporter ses familiers, elle souffrit d'une complète privation de la présence divine. Inutile de rappeler les doutes, les tourments de Tolstoi dans ses élans vers les hommes...

Être poète c'est aspirer moins haut car c'est prendre conscience de notre fragilité comme de notre éternité ; ou plutôt c'est se sentir déchiré entre l'éternité de nos désirs et la fragilité de nos vies ; c'est faire de cette union éphémère un mariage d'amour... Que de patience pour devenir le lieu de cette révélation, qui semblera aux autres si peu de chose, que nous devons nous efforcer de faire croire être si peu de chose... Être léger par profondeur, dit Nietzsche. On voit toujours le poète comme une feuille morte qui s'élève au gré du vent ; on ne sait pas que lorsqu'il s'agit vraiment d'un poète, toute la grâce qu'il obtient, il l'a méritée.

Non pas renoncer au monde, mais le transformer... « La poésie fait que les objets familiers cessent d'être familiers... Une nature divine s'insinue dans la nôtre, mais c'est à la façon du vent sur la mer : le calme du matin efface son passage que seules nous révèlent les rides creusées la nuit sur sable. » Je veux en croire Shelley. Je veux le croire. Cependant je me rappelle ce jour d'été où j'avais cueilli des fleurs des champs qui venaient de s'entrouvrir, éclatantes et parfumées. Je les admirais comme les symboles de cette poésie qui jaillit à travers tous les pores de la terre, à tout moment et à jamais. Et voilà qu'elles se fanaient tour à tour entre mes doigts et que j'étais obligé de les jeter les unes après les autres. Je pensais à ces visages dont parle Platon et auxquels il compare la poésie, visages qui n'ont d'autre beauté que la fraîcheur et cessent d'attirer les yeux quand l'éclat de la jeunesse les a quittés. Et moi qui leur survivais, je me trouvais seul et vide sur la route, incapable d'en cueillir d'autres en les voyant mourir si vite. C'est en vain que j'appelais toutes mes ressources intérieures, aucune ne vint me combler. Je croyais n'avoir jamais qu'à étendre la main pour cueillir de nouvelles fleurs, et je n'avais même plus le courage de le faire; elles se ressemblaient toutes dès ce moment par leur néant. Croyant toujours pouvoir posséder tout, je ne tenais plus rien. Courant à travers ce labyrinthe de glaces que me paraissait maintenant l'Univers, je désespérais maintenant de saisir cette rose sans épines qu'est la plénitude lyrique de l'instant. Et je me souvins alors,

mais alors seulement, de ce petit jardin d'Assise où, ivre de renoncement, François se jeta sur des rosiers pleins de ronces et où ceux-ci perdirent instantanément, et continuèrent à perdre tous leurs piquants. L'expérience religieuse² se révèle inverse de l'expérience poétique. François avait désiré l'épine et il a obtenu la rose, pour toujours. Pourquoi faut-il que nos voies soient si diverses ?

~~~~~

Ce texte de Jean Grenier frappe par sa clarté grave et son refus de toute emphase doctrinale. Grenier y défend une éthique de l'instant qui va à rebours de notre culte de l'espérance : espérer, c'est déjà se détourner de ce qui est, alors que le présent, s'il est accueilli, se suffit à lui-même. « Nous sommes tous comblés » ne signifie pas ici que tout est donné, mais que rien ne manque à ce qui est pleinement consenti. La poésie s'inscrit dans ce régime de la suffisance : elle n'est ni projet ni message, encore moins technique, mais rythme intérieur, musique qui nous traverse et nous possède sans se laisser convoquer. Elle ne sauve pas le réel, elle le transforme, en inversant son sens comme un miroir inverse les chiffres d'une horloge. Les événements passent, les gestes demeurent, et c'est à cette permanence discrète que la poésie touche. Mais Grenier ne se berce pas d'illusions lyriques. La poésie n'est pas un stock, ni un dû : la scène des fleurs fanées rappelle que vouloir posséder la beauté conduit à la perdre. C'est ici que se creuse la divergence décisive entre expérience poétique et expérience religieuse. Le poète cherche la rose et rencontre l'épine ; le saint désire l'épine et reçoit la rose. François d'Assise n'a pas voulu la plénitude, il a voulu le renoncement, et la plénitude lui a été donnée comme grâce. Grenier ne choisit pas entre ces voies : il demeure dans leur tension, fidèle à une sagesse inquiète qui sait que la poésie est un don fragile, et que l'instant ne devient plénitude qu'à la condition d'être accueilli, jamais revendiqué.

---

<sup>2</sup> Amour de Dieu, amour des hommes